

17 novembre 2019

Quelques remarques sur le colloque
Pour des sciences en français et en d'autres langues,
vendredi 15 novembre 2019, Institut de France

Jean-Louis Colliot-Thélène
Mathématicien, directeur de recherche CNRS émérite,
ancien élève de l'ENS Ulm, de Trinity College (Cambridge),
Fellow of the American Mathematical Society

Ma motivation : amour des langues, de toutes les langues, défense de leur multiplicité et de leur richesse, tant parlées qu'écrites

La situation actuelle, de mon point de vue, sans doute un peu excessif

L'invasion de l'anglais va réduire un grand nombre des langues, et peut-être aussi le français, au statut de langue non écrite, parlée dans l'arrière-cuisine.

Il faut le dire et le répéter : Les bourgeois de France et des pays francophones enverront bientôt leurs enfants dans des écoles entièrement anglophones, en France ou dans leur pays – et, pour ceux qui ont les moyens de suivre les publicités d'aéroport, en Suisse. Des films sont réalisés en anglais par des réalisateurs français, pour des raisons de financement. Des éditeurs n'acceptent de livres scientifiques qu'en anglais. Nous verrons bientôt de jeunes écrivains européens écrire directement en anglais pour s'assurer d'un plus large public.

Il faut savoir refuser l'argument standard : si on doit accepter trois ou quatre langues en plus du globish, pourquoi pas toutes et en particulier le volapük ? C'est cet argument qui va réduire les langues européennes au statut de langues d'arrière-cuisine.

Réactions à des propos tenus lors de la deuxième "table ronde"

(Note : je n'ai pu assister qu'aux séances du matin.)

Passage obligatoire par l'anglais pour écrire ses articles "si l'on ne veut pas se suicider", ou "si l'on ne veut pas se faire voler". Ma réaction : L'idée qu'il faille publier en anglais pour ne pas se faire voler une idée – quand l'idée est vraiment novatrice – relève de pratiques qui font que aucun "gentleman" ou aucune "gentlewoman" ne devrait souhaiter appartenir à un tel milieu. Même si l'on est tenté de céder à un tel argument, rien n'interdit l'annonce brève (en anglais, avant l'article sérieux dans la langue choisie) sur le modèle des notes aux Comptes Rendus de l'Académie des Sciences, qui sont "la première annonce d'un résultat important".

Le passage par les humanités, et en particulier le grec ancien et le latin (langues que j'ai moi-même étudiées avec délices au lycée, j'ai hésité jusqu'à la dernière minute entre khâgne et taupé), est-il une nécessité pour que de "grandes idées" puissent se développer dans les mathématiques ? Ce n'est pas clair, et Grothendieck n'avait sans doute pas étudié les langues anciennes, ce qui ne l'empêchait pas d'être créatif, déjà dans le vocabulaire de la géométrie algébrique. Ceci dit, il n'est sans doute pas faux d'attribuer au déclin des humanités au lycée l'indifférence de beaucoup de scientifiques durs contemporains à l'envahissement de l'anglais et au dépérissement des autres langues. Mais le regret du passé glorieux ne me semble pas très efficace. Ce qui est nécessaire, c'est d'agir (voir ci-dessous).

Il a été mentionné par plusieurs intervenants qu'il n'y avait pas à s'inquiéter, que le globish n'est pas une langue évoluée et qu'il n'est donc pas concurrentiel. Je crois que c'est une illusion. En ce qui concerne les mathématiciens français, je suis témoin que les jeunes générations parlent et écrivent de mieux en mieux en anglais. Et si l'on sort du milieu universitaire, même parmi les jeunes rétifs aux études scolaires, on en trouve de plus en plus qui deviennent presque bilingues par l'intermédiaire des discussions sur internet à l'occasion de jeux vidéos.

Seul point qui m'a un peu reconforté pendant ce colloque : L'idée que le développement de la traduction automatique contribuera d'ici quelques années à une meilleure égalité des langues.

La situation en mathématiques

En mathématiques, jusqu'à une date récente, les non-francophones (en Russie, en Inde etc.) faisaient l'effort d'apprendre le minimum nécessaire pour lire les textes mathématiques rédigés en français. Apprendre ce minimum requiert beaucoup moins de temps que de trouver un théorème sérieux. À l'époque où c'était utile, dans les années 70, en trois mois j'avais appris suffisamment de russe pour déchiffrer les textes mathématiques importants dans mon domaine.

La situation du français comme langue mathématique, en quelques dates. Vers 1970 il y avait quatre langues pour les mathématiques. Dans les années 1980 les allemands ont renoncé. La chute du mur en 1989 a entraîné la disparition de l'URSS, et quasiment instantanément du russe comme langue mathématique. Jusqu'à la fin des années 1990 le français a résisté comme langue mathématique – dans un certain nombre de domaines (je ne parle pas des mathématiques des hedge funds). Depuis 2000, de plus en plus de mathématiciens ont abandonné le français. Un des arguments était que les asiatiques ont déjà du mal à apprendre l'anglais, et donc il ne faut pas leur imposer une autre langue (selon mon expérience, ceci n'est pas sérieux, mes collègues chinois sont tout à fait prêts non à parler français mais à étudier des textes écrits en français.) Ceci étant, en 2019, la plupart des revues internationales de mathématiques, et toutes les grandes en particulier, aux Etats-Unis par exemple, continuent à accepter de publier des articles rédigés en français, quelle qu'en soit la longueur.

Comme disait Lenine, que faire ?

Nous avons ici un problème de rapport de forces. La meilleure défense, c'est l'attaque.

On peut envisager une action au niveau individuel, au niveau d'une communauté scientifique restreinte, de la communauté de tous les scientifiques, enfin au niveau gouvernemental.

Au niveau individuel.

Je publie un grand nombre de mes articles (pas tous) en français, (pour ne pas mentionner deux articles en russe et un article en allemand), ce qui n'empêche pas les plus intéressants d'entre eux d'être souvent cités dans la littérature "anglophone", qu'ils aient été publiés il y a quarante ans ou il y a trois ans. C'est vrai que parfois il faut se battre pour imposer le français, mais en ce qui me concerne, cela fonctionne. En France, je refuse de faire des exposés en une autre langue que le français, et je boycotte souvent des exposés en anglais faits par des francophones. En Allemagne, je fais mes exposés en allemand et il m'est arrivé de faire des exposés en russe en Russie.

J'ai écrit des articles en français avec des collègues étrangers. J'ai eu des étudiants de thèse étrangers (Indien, Hongrois, Flamand, Biélorusse, Chinois) qui ont publié des articles en français. Ceci n'a pas empêché ces anciens étudiants de faire une excellente carrière universitaire. Plusieurs articles en français ont été récemment écrits par nos étudiants chinois.

Par ailleurs je tiens à jour une liste publique des revues mathématiques qui sont passées au tout anglais, avec appel à boycott (pas de soumission, pas de rapport). Récemment un collègue étranger a soumis un article en anglais dans une revue qui exclut le français. Je connaissais bien le sujet, et j'appréciais l'article. La revue m'a sollicité pour un avis, j'ai communiqué mon refus de faire tout rapport pour cette revue. L'auteur m'a par la suite écrit pour m'indiquer sa surprise que son article, tout à fait du niveau de la revue en question, ait été refusé. Sans lui dire que j'avais été sollicité, le lui ai indiqué que la dite revue était inscrite dans ma liste de boycott. J'espère qu'à terme ce genre d'actions peut renverser le mouvement.

Que peuvent faire mes collègues ?

Un petit nombre de mes collègues mathématiciens ont une attitude semblable à la mienne, mais une réserve naturelle nous empêche d'afficher publiquement nos opinions, et encore plus de le faire de façon groupée. Il faut aussi reconnaître que la défense du français passe par des motivations variées et parfois contradictoires. Pour ma part, c'est la défense de toutes les langues qui m'intéresse.

Ce qui relèverait d'une attitude responsable de la part des élites scientifiques (si tant est qu'elles s'inquiètent soit du déclin du français comme langue de civilisation, soit de la disparition de beaucoup de "petites" langues).

Tant que les scientifiques diront à leurs étudiants qu'il faut publier uniquement en anglais, la situation ne s'améliorera pas. Tant que les scientifiques penseront qu'ils ont une meilleure chance d'avoir une promotion, d'obtenir des prix, français ou internationaux, de devenir académiciens, en écrivant leurs articles en anglais, en écrasant au passage les malheureux qui auraient la mauvaise idée de rédiger en français, les combats comme celui que j'évoque ci-dessus n'auront que la gloire des combats d'arrière-garde.

Dans mon domaine, quand des mathématiques sérieuses sont rédigées en français, elles finissent par être lues et citées partout. Bien sûr, certains ne peuvent s'empêcher de prendre la suite en commençant leur article rédigé en anglais par un résumé "for the convenience of the reader", mais la communauté internationale mathématique est dans l'ensemble très honnête et continue à citer les vraies sources.

Le manque de solidarité de la plupart des scientifiques "durs" avec leurs collègues des sciences sociales est plus que regrettable.

Lors du colloque, il a été mentionné que le français aurait sa place au niveau vulgarisation, par exemple dans les pages de Wikipedia. J'observe que là il y a beaucoup à faire. Sur les thèmes scientifiques au sens large, au moins pour les thèmes que je regarde, que ce soit des mathématiques ou de l'archéologie, les pages Wikipedia en allemand sont bien plus sérieuses et plus complètes que les pages correspondantes en français, et sont parfois meilleures que les pages correspondantes en anglais.

Ce qui relèverait d'une décision politique au plus haut niveau

Nous sommes malheureusement arrivés à un point où il ne suffit pas de "philosopher" ou de demander gentiment. Des mesures contraignantes sont nécessaires – on exerce bien des mesures contraignantes pour le financement des colloques quand il s'agit d'imposer la parité homme-femme.

Je parle dans ce qui suit de la France, mais j'insiste que tout ce qui suit devrait s'appliquer mutatis mutandis dans les autres pays, par exemple en Allemagne.

Il est exaspérant de voir des gens financés par la France pour venir en France et y faire de longs séjours, ou même occuper des postes permanents, et qui ne font pas le moindre effort (sauf au restaurant) pour apprendre un peu la langue du pays hôte, publient tous leurs travaux en anglais, et qui parfois protestent ou ricanent quand quelqu'un fait un exposé scientifique en français.

À ce sujet, il faut être conscient que l'ouverture internationale systématique des concours aux étrangers, et l'illusion que les étrangers sont par définition meilleurs, est grandement responsable de la disparition progressive (et nouvelle) du français dans les séminaires de recherche et groupes de travail en mathématiques. Il conviendrait en tout cas de s'assurer de façon plus sérieuse de la volonté d'intégration dans les équipes de recherche françaises des étrangers que l'on recrute directement depuis l'étranger, sans stage préliminaire de plusieurs années en France.

En ce qui concerne les étudiants venant pour trois ans faire une thèse, un stage linguistique intense de deux mois, payé soit par leur pays quand il est riche soit par la France quand la qualité des étudiants justifie la bourse, devrait être obligatoire avant le début des études. L'analogue devrait bien sûr avoir lieu dans chacun des pays d'accueil pour les étudiants venant pour un séjour d'au moins deux ans.

Les demandes de financement français ou partiellement subventionné par la France devraient obligatoirement être rédigées en français, en parallèle d'une éventuelle autre langue.

Ceci vaudrait pour les bourses, les postes, les subventions pour les revues et pour les conférences.

Refus du passage obligatoire par l'anglais (rapports, ERC, ANR ...) pour obtenir des subventions.

Interdiction aux scientifiques de siéger dans les comités de rédaction de revues qui excluent les "anciennes" langues majeures scientifiques.

Interdiction des pages personnelles de chercheurs rédigées uniquement en anglais sur le site des universités françaises.

Il faut revenir sur la mesure de mai 2013 autorisant de façon hypocrite l'enseignement à l'Université en "d'autres langues que le français". Mesure qui avait été soutenue par divers académiciens dans le journal Le Monde en date du 7 mai 2013.